

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMOR, Au bureau, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, libraires. Les Abonnements et les Annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C<sup>o</sup>, place de la Bourse, 8, et à l'Agence Centrale de Publicité des Journaux des Départements, rue du Bac, 93.

Gare de Saumur (service d'été, 19 mai).

Table with 2 columns: Direction (Nantes, Angers) and Time (7h, 8h, 9h). Modes: Omnibus, Express, Poste.

Table with 2 columns: Direction (Paris, Tours) and Time (9h, 11h, 5h). Modes: Express, Direct-Mixte, Omnibus, Poste.

PRIX DES ABONNEMENTS. Un an, Saumur, 18 f. Paris, 24 f. Six mois, 10 f. Trois mois, 5 f. 25 c.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Le Moniteur publie le décret suivant :

NAPOLÉON,

Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français,

A tous présents et à venir, salut :

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1<sup>er</sup>. M. Drouyn de Lhuys est nommé ministre des affaires étrangères, en remplacement de M. Thouvenel, dont la démission est acceptée.

Art. 2. Notre ministre d'État est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait au palais de Saint-Cloud, le 15 octobre 1862.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur :

Le ministre d'État,

A. WALEWSKI.

Une lettre particulière de Turin, du 12, porte à notre connaissance quelques faits intéressants que nous résumons :

Il se forme en Italie un parti qui commence à voir sous son véritable jour la situation. Ce parti sait aujourd'hui que l'unité ne doit plus compter sur Rome, et qu'il faut choisir une autre capitale.

La ville qu'il paraît vouloir adopter est Florence, indiquée par sa situation et par sa nature.

Les chefs de ce parti, profondément dévoués au roi et à sa famille, ne tarderont pas à arriver aux affaires, car M. Rattazzi, engagé dans la politique actuelle, a annoncé à ses amis son intention de quitter le ministère le jour où il devra annoncer officiellement au Parlement que l'unité doit abandonner ses espérances sur Rome.

(La France.)

Plusieurs journaux de Turin regardent comme

probable que le roi passera une partie de l'hiver à Naples. On croit que l'état de siège sera levé dans les provinces napolitaines vers le milieu de novembre.

La Monarchia nazionale annonce que le prince et la princesse de Prusse partiront prochainement pour l'Italie. Leurs Altesses passeront l'hiver à Catane et visiteront à leur retour les principales villes d'Italie. Il paraît que le prince de Galles accompagnera sa sœur en Sicile.

Plusieurs journaux annoncent que le roi a signé un décret par lequel la peine de mort, prononcée par les tribunaux militaires contre les déserteurs de l'armée dans les derniers troubles de l'Italie méridionale, a été commuée en prison perpétuelle. Le Movimento de Gènes donne des détails très-rassurants sur l'état de santé de Garibaldi. — Havas.

Un ukase impérial, publié à Saint-Petersbourg, le 14 octobre, promulgue les principes fondamentaux de la nouvelle organisation judiciaire. La justice et l'administration sont complètement séparées. L'ukase établit les juridictions suivantes : justice de paix, assemblée de paix, tribunal d'arrondissement. Le sénat de Saint-Petersbourg forme la cour de cassation. L'ukase ordonne, en outre, la création de chambres des avocats. Les tribunaux d'arrondissement auront des jurés pris dans toutes les classes. La commission du conseil de l'empire est chargée d'élaborer aussi un règlement pour le notariat. — Havas.

Une dépêche particulière de Berlin transmet les informations suivantes. La ville est tranquille. Le gouvernement prussien, d'après les nouvelles qu'il a reçues des provinces depuis quelques jours, croit être bien certain que, malgré les difficultés de la situation, les impôts continueront à se percevoir régulièrement. On assure toujours que s'il survenait des complications de ce côté, le

gouvernement consulterait le pays par la voie du suffrage universel direct.

Le comte André Zamoyski est arrivé le 14 à Berlin, d'où il est parti le lendemain soir pour Paris, par le train express. — Havas.

Les lettres de Constantinople du 8 portent que le gouvernement français a envoyé des instructions pour appuyer les remontrances de la Russie au sujet de la route militaire que les Turcs veulent ouvrir à travers le Monténégro. M. de Moustier a rappelé à la Porte qu'elle avait promis le statu quo territorial, en laissant entrevoir que, si la Porte refusait, la France passerait des conseils à une opposition directe.

L'affaire de Marasch est en voie d'arrangement. La Porte a renoncé à envoyer comme gouverneur dans ce pays Achir-Pacha, le même qui a ordonné le dernier bombardement de Belgrade. — Havas.

Les meetings garibaldiens continuent dans plusieurs villes d'Angleterre.

Des troubles graves ont eu lieu à Birkenhead, par suite d'une réunion dont les membres voulaient manifester leurs sympathies pour Garibaldi. Les autorités avaient pris toutes les précautions voulues en entourant la maison, où se tenait la réunion, d'une force importante d'agents de police et de soldats. Ces mesures n'ont pas empêché les Irlandais, armés de bâtons et de couteaux, d'attaquer les garibaldiens. On dit que, pour détourner l'attention de la police, les Irlandais avaient allumé de grands feux dans les cheminées de leurs maisons afin de remplir les rues de fumée et de faire craindre ainsi un incendie général. Un grand nombre de personnes ont été grièvement blessés. Les Irlandais auraient sacqué plusieurs boutiques et jeté les marchandises dans la rue. Les troubles continuent. Les magistrats délibèrent s'il faut autoriser l'intervention de la force militaire.

FEUILLETON.

EDMÉE

(Suite.)

XXVII. — UN NUAGE ROSE.

La mère Marie avait à peine quitté Edmée, que deux petits coups secs étaient frappés à la porte de la jeune fille, qui, encore sous l'impression de la scène qui venait de se passer, ne les entendit pas.

— Peut-on entrer ? hasarda une voix de femme.

— Qui est là ? répondit Edmée, comme sortant d'un rêve pénible.

— C'est moi !

— Qui vous ?

— Anais.

— Ah ! ma cousine.

Et elle alla ouvrir.

— Qu'est-ce à dire, Mademoiselle, vous ne reconnaissez plus la voix de votre meilleure amie ?

— Pardonne-moi... J'étais occupée...

— Préoccupée, plutôt...

— Peut-être bien.

— J'en mettrais la main au feu.

— Assieds-toi.

— Avec plaisir, car je suis montée vite et suis tout essouffée.

— Qui t'amène ?... — Le désir de te voir, d'abord... — Je suis sensible... — Et puis, j'ai besoin de causer avec toi. — Parle. — Tu ne vas pas rester debout ? — Je ne suis pas fatiguée. — C'est possible ; mais je tiens à ce que tu t'assies. On écoute mieux assis. — Soit ! — Ah ! ma pauvre Edmée ! — Que veux-tu dire ? — Je suis bien malheureuse ! — Que t'est-il arrivé ? — Si tu savais !... — Si je savais ?... — Georges !... — Ton mari !... — M'a cherché querelle ! — Traduction ! Vous vous êtes disputés ! — C'est lui qui a commencé ! — Explique-toi !... — Voici le fait. Tu jugeras si j'ai tort... — Je jugerai. Va ! — Depuis plus de quinze jours, nous devons aller voir ses parents, qui, tu le sais, habitent Nonancourt. Le soleil s'étant levé ce matin tout radieux, j'ai dit à Georges : « Mon ami, si tu m'en croisis, nous irons aujourd'hui à Nonancourt. — Impossible, m'a-t-il répondu. J'ai un

rendez-vous de chasse. — Tu chasseras une autre fois, ai-je répliqué. — J'ai promis, a-t-il ajouté. — Sacrifier sa famille à une partie de plaisir, voilà bien les hommes ! Ah ! monsieur, je ne vous aurais pas cru capable d'une pareille chose. — C'est ainsi que tu le prends, petite femme ? continua-t-il. Eh bien ! j'aurais pu, à la rigueur, — et j'y étais à moitié décidé, — j'aurais pu dégager ma parole ; mais, puisque tu le prends sur ce ton, j'irai à la chasse ! Et il me quitta sur cette dure parole sans me dire adieu, sans m'embrasser... Est-ce assez mal de sa part ? — C'est bien mal. — On ne se conduit pas ainsi envers sa femme, surtout après quelques mois de mariage. — Assurément. Il aurait dû, au moins, te dire adieu. — Au moins m'embrasser... Oh ! oui. Refuser de me conduire à Nonancourt, dans sa famille ! Et puis je tremble, chaque fois que je le vois partir pour la chasse, car il peut se blesser, se tuer même ; cela se voit tous les jours. — De sorte que vous voilà brouillés ? — Oui et cela est bien triste. — C'est votre première querelle ? — Tu l'as dit. Jusqu'alors nous n'avions pas eu ensemble la plus petite contrariété... Ah ! si tu savais comme il est doux de vivre ainsi bien unis, comme deux oiseaux dans le même nid... Mais tu ne m'écoutes pas ! — Pardon... — Je n'abuse pas de tes moments, au moins ?

Les troubles de Birkenhead ont été sérieux. La police a été battue et beaucoup de policemen ont été blessés. L'autorité a dû faire venir de Chester des troupes, qui, du reste, n'ont pas été employées contre les perturbateurs. Des volontaires s'étaient également offerts pour prêter main-forte à l'autorité qui n'a pas jugé leur action nécessaire. Les Irlandais ont eu le dessus. — Havas.

Les nouvelles d'Amérique ne mentionnent que des escarmouches sans importance, mais elles font pressentir une reprise sérieuse des hostilités sur divers points. Le général de Beauregard a pris le commandement dans la Caroline du Sud et en Géorgie.

On s'attend à un combat entre Buell et les confédérés à Bardstown, près de Louisville.

Il a été présenté au congrès confédéré une motion ayant pour objet de déclarer que la proclamation Lincoln est une éclatante violation des usages de la guerre et que le Sud doit lui opposer des mesures de représailles qui obligent le Nord à la retirer ou à en abandonner l'exécution. Plusieurs membres voulaient qu'on arborât le drapeau noir et qu'on autorisât tout citoyen confédéré à mettre à mort tout individu trouvé sur le sol confédéré en armes contre le gouvernement. Ces propositions ont été renvoyées à une commission judiciaire.

Les journaux du Sud disent que l'armée de Mac-Clellan s'avance sur le bord méridional du Potomac par Harpers-Ferry et Sheppardstown et qu'une bataille est imminente. Le général Lee prépare de ce côté une attaque contre les fédéraux.

Suivant le *Richmond-Wigh*, la perte totale des confédérés dans l'affaire du Manassas n'est que de 5,000 hommes et celle de l'expédition du Maryland de 5,000 à 7,000.

Le *Richmond-Inquirer* dit : Nos opérations militaires prendront désormais un caractère plus grave. Les nouveaux procédés de M. Lincoln nous dispensent de tout ménagement.

Le *World*, de New-York, pense que la proclamation de Lincoln rendra doublement difficile la conquête du Sud. Les événements, dit-il, montreront que cette proclamation est la plus grande erreur commise par le gouvernement fédéral depuis le commencement de la guerre.

A partir du 1<sup>er</sup> novembre prochain, aucune facture étrangère ne sera enregistrée à la douane de New-York si elle ne porte le certificat du consul américain du port d'embarquement étranger. — Havas.

On mande de la Vera-Cruz, le 10 septembre :

Le transport *Finistère* est parti pour la France, le 3 septembre, avec des malades et des convalescents à bord.

L'amiral Jurien de la Gravière est arrivé, le 4, sur la frégate cuirassée *Normandie*.

Le contre-amiral Roze, commandant supérieur des forces françaises au Mexique, rentre en France. L'amiral Jurien a publié un ordre du jour où

il est dit que le contre-amiral Roze a mérité une place distinguée dans l'histoire de l'expédition du Mexique.

Rien de nouveau de l'intérieur. — Havas.

M. Drouyn de Lhuys, que la confiance de l'Empereur vient d'appeler de nouveau au département des affaires étrangères, a été mêlé depuis trop longtemps au mouvement politique de notre pays, il a pris une trop large part aux événements de notre époque, pour qu'il soit nécessaire de retracer l'histoire de sa vie. On nous permettra de rappeler seulement, bien qu'ils soient dans tous les souvenirs, quelques faits qui ont donné la mesure du caractère de cet homme d'Etat et de son dévouement à ses convictions.

La carrière diplomatique de M. Drouyn de Lhuys a commencé avec la monarchie de Juillet. Dès 1830, il fut attaché à l'ambassade de Madrid, dont M. le duc d'Harcourt était alors le titulaire. Il était chargé d'affaires à la Haye pendant les orageux débats de la question hollandaise. En 1840, il fut appelé à la direction commerciale du ministère des affaires étrangères. Il y apporta une indépendance personnelle, une fermeté d'opinions, qui devaient le faire apprécier par un esprit aussi supérieur et aussi apte à juger les hommes que l'était M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères. M. Drouyn de Lhuys fut élu député à Melun en 1842, en opposition avec le candidat ministériel; il n'en conserva pas moins ses fonctions officielles. Mais il sortit du ministère à la suite des débats que provoqua l'indemnité Pritchard, et dans lesquels il n'hésita pas à se séparer de la politique du gouvernement.

Membre et bientôt président du comité des affaires extérieures à l'Assemblée constituante et à la Législative, après la révolution de 1848, il fut appelé par le prince Louis-Napoléon au ministère des affaires étrangères, dans le premier cabinet formé à la suite de l'élection présidentielle (20 décembre 1848); il garda ce poste jusqu'au 2 juin 1849. Est-il nécessaire de rappeler que les plus importantes des questions extérieures de cette époque furent la révolution romaine et l'expédition de Rome?

M. Drouyn de Lhuys a été ainsi le premier organe de cette politique qui, s'inspirant des plus grands intérêts de la France et de l'ordre universel, n'a jamais varié dans sa volonté de maintenir l'indépendance et la souveraineté du saint-père, réconcilié avec les idées libérales de notre siècle et les aspirations légitimes de l'Italie.

Nommé ambassadeur à Londres, il reprit son portefeuille dans le ministère de transition du 10 janvier 1851.

Rappelé enfin au département des affaires étrangères, le 28 juillet 1852, M. Drouyn de Lhuys eut l'honneur d'aborder de front cette grande question d'Orient si longtemps et si vainement éludée jusque là. La guerre éclata entre la Russie et les puissances occidentales. Sincère partisan de la paix, M. Drouyn de Lhuys, qui

avait vainement tenté, comme plénipotentiaire aux conférences de Vienne (avril 1855), de faire prévaloir des combinaisons pacifiques, sacrifia son portefeuille devant une situation qui exigeait la continuation de la guerre.

Pour la quatrième fois, M. Drouyn de Lhuys devient l'interprète et le représentant de la politique impériale dans ses rapports avec l'étranger. Quelques graves et délicates que soient les questions que le nouveau ministre trouve à sa rentrée aux affaires, sa vie politique témoigne qu'il y défendra les grands intérêts de notre pays, si étroitement liés aux principes conservateurs, gages de la paix du monde, et au triomphe des idées libérales, éléments nécessaires du progrès des sociétés. (La France.)

#### FAITS DIVERS.

Le départ de l'Empereur et de l'Impératrice pour Compiègne n'aura pas lieu, dit-on, avant la fin du mois.

M. Fould, ministre des finances, se rend à Marseille pour assister à l'inauguration du service français de l'Indo-Chine.

On annonce que M. Benedetti, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France à Turin, va être appelé à un autre poste. M. Benedetti est attendu vers la fin de la semaine prochaine à Paris.

On écrit de Londres au *Moniteur* : « La situation financière de l'Exposition universelle continue à occuper l'attention publique, et comme l'Exposition de 1851 a été close le 11 octobre, les éléments de comparaison sont actuellement dans les mains du public. En 1851, le nombre des visiteurs s'est monté à 6,039,195 contre 5,305,913 à la même date en 1862, ce qui accuse une différence de 733,282 personnes. En 1851, la moyenne quotidienne de recette a été de 3,007 l. st.; en 1862, elle n'a pas dépassé 2,639 l. st. Les dépenses de l'Exposition actuelle ont, en outre, été plus considérables que celles de la précédente. On évalue que, d'après ces chiffres, le déficit de cette année sera de 50,000 l. st., tandis que le bénéfice de 1851 s'est élevé à 186,000 l. st. »

On assure qu'il paraîtra dans le prochain numéro de la *Gazette des hôpitaux* une consultation très-intéressante sur l'état de Garibaldi. Il en résulte : 1° que l'état du général est plus grave qu'on ne paraît le croire; 2° que le gonflement du pied que l'on attribue à une influence rhumatismale serait l'effet d'une infiltration purulente; 3° que les douleurs articulaires que l'on attribue à une attaque de rhumatisme seraient l'effet d'un commencement de résorption purulente. La conclusion pratique serait qu'il faudrait remédier sans retard à l'infiltration purulente par une contre-ouverture de la plaie, et à la résorption du pus par des injections toniques et désinfectantes.

— Nous traversons une époque qui marquera

— Une pareille question...  
 — C'est que je ne te trouve pas comme à l'ordinaire.  
 — Tu plaisantes...  
 — Vrai.  
 — Continue, belle querelleuse.  
 — Tu ne me donnes pas tort?...  
 — Oh!...  
 — Merci.  
 — Et, ce qui ajoute encore à mon malheur...  
 — A ton malheur?...  
 — Tu sais que mon mariage fut ce qu'on appelle un mariage...  
 — De raison.  
 — A peu près.  
 — J'estimais M. Berville; mais je ne ressentais pas pour lui ce doux entraînement qu'on appelle de l'amour. Hé bien! je ne sais pas comment cela s'est fait; mais, depuis que j'ai appris à le connaître...  
 — M. Berville?  
 — M. Berville... (car il a des qualités aussi, s'il a des défauts, — le méchant)...  
 — Depuis que tu as appris à le connaître, — M. Berville?...  
 — Que te dirai-je!...  
 — Achève!  
 — Je l'aime!  
 — Ah!!!  
 — Ce cri?...  
 — Chère Anaïs!

— Tu me croyais ta rivale!  
 — Grâce!  
 — Et tu étais jalouse...  
 — Pitié!  
 — Qui donc croyais-tu que j'aimais?  
 — Ne m'interroge pas...  
 — Ah! M. Planterose...  
 — Oui...  
 — Ah! ma pauvre Edmée...  
 — Pardonne-moi.  
 — Tu l'aimes donc?  
 — C'est plus fort que moi... J'ai rencontré, pour la première fois, ce jeune homme, dans les environs de Dieppe, à une fête de village, où j'ai dansé avec lui; puis je l'ai revu à Évreux, à l'église cathédrale, le jour où nous quêtions ensemble pour complaire à M<sup>me</sup> la vicomtesse de Belle-Isle. Je le retrouve aujourd'hui premier commis de mon père... Dis, ne vois-tu pas là le doigt de Dieu; autrement comment expliquer ce rapprochement, qui devient chaque jour plus intime... J'ai bien lutté pour chasser son souvenir de mon cœur; j'ai été longtemps avant de m'avouer que je l'aimais; mais l'amour a été le plus fort...  
 — Et ton fiancé?...  
 — Parlons de toi!  
 — Je comprends, maintenant, ton air embarrassé, contracté...  
 — J'étoiffais! oh! la jalousie! comme elle déchire le cœur et rend une femme cruelle, même envers celui

qu'elle aime... Si tu savais...  
 — Je ne veux rien savoir, pauvre enfant... Plus tard tu m'ouvriras ton cœur, comme je t'ouvre aujourd'hui le mien et nous pleurerons ensemble, car tu ne peux être à lui...  
 — Je le sais et c'est ce qui cause mon désespoir. Mais continue... Embrasse-moi auparavant... Ah! que ton Georges a bien fait de te quereller, que vous avez bien fait de vous disputer, mes amoureux... et que je te suis reconnaissante d'être venue me conter tes petits chagrins, car cette grosse querelle n'est qu'un nuage rose, dans le ciel de votre amour!  
 — Un nuage...  
 — Pas autre chose... Vous ne vous en aimerez que mieux désormais... Les vrais amants sont toujours en guerre...  
 — Mais je connais Georges, il ne voudra pas revenir le premier...  
 — Et il aura raison.  
 — Par exemple!  
 — L'homme doit revenir... le second.  
 — Et le premier?  
 — L'autre époux, — la femme, la compagne, l'amie.  
 — Du tout, mademoiselle.  
 — C'est comme cela.  
 — C'est à celui qui a tort à faire le premier pas.  
 — C'est à celui qui a raison... et comme la raison est de ton côté... elle doit te porter à revenir la première...  
 — Ce n'est pas juste!

sa place dans les annales de la météorologie parisienne. Au 15 octobre de l'année 1862, les hommes et les femmes vont au bois à la promenade en vêtements d'été, comme au mois de juin, et tous les directeurs de spectacles font fonctionner les ventilateurs de leurs salles, absolument comme en été, par les temps les plus chauds. De leur côté les végétaux reverdissent et de nombreux marronniers fleurissent pour la seconde fois. L'été a cédé toutes ses prérogatives à l'automne.

Un terrible accident a eu lieu mardi sur le chemin de fer d'Edimbourg et Glasgow à environ deux milles à l'ouest de la capitale de l'Ecosse. L'accident est arrivé à 6 h. 50 m., il a eu pour cause une collision entre le train parti de Glasgow à 5 h. et le train parti d'Edimbourg à 6 h. pour Perth. L'aiguilleur se trompa, ces deux trains se rencontrèrent, de là la catastrophe. Les deux trains marchaient à une vitesse de six milles à l'heure, seulement, lors du choc, d'où il est évident que les mécaniciens avaient vu le danger, mais qu'il ne purent l'éviter. La nouvelle se répandit promptement à Edimbourg, et l'on se rendit en foule à la station Waverly, tous étaient anxieux de savoir s'ils avaient des amis parmi les blessés et les morts. Autant qu'on a pu le savoir jusqu'à présent, il y a 16 morts, mais il est à craindre que ce chiffre ne soit pas le véritable. On suppose que le nombre des blessés s'élève à plus de cent; les blessures de plusieurs sont très-dangereuses. Une vieille dame qui avait survécu à l'accident a été retirée morte du wagon. Les cris des blessés étaient déchirants, et de toutes parts on envoyait chercher des médecins. En Ecosse, on ne fait pas d'enquêtes, mais le sheriff ou le procureur fiscal fera sans doute une instruction dans le but de connaître la cause de l'accident.

Sur la ligne du chemin de fer de Londres, Chatham et Douvres, il est arrivé aussi un accident: un chauffeur a été tué et quelques personnes ont été blessées.

Dimanche sur les montagnes situées dans le nord du Yorkshire (Angleterre), il est tombé presque toute la journée de la neige et de la pluie avec vents froids et soufflant nord-est. Dans le nord, le temps a été très-incertain depuis vendredi, et il est fort à regretter qu'une grande partie de la moisson, principalement les avoines, se trouve encore compromise dans les positions qui sont à découvert. Il reste quelques récoltes à faire. La moisson s'est très-peu avancée la semaine dernière.

#### CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Le jour des Morts étant reporté au lundi 5 novembre, la rentrée solennelle des Cours et Tribunaux n'aura lieu cette année que le mardi 4 novembre, conformément aux instructions données par la circulaire de M. le garde des sceaux, en date du 28 juillet 1856.

— C'est la justice de l'Amour et c'est la bonne.  
— Quoi ! il me faudra reconnaître des torts que je n'ai pas?...  
— C'est là la grandeur du rôle qui t'est réservé.  
— Mais il se moquera de moi...  
— Il a trop de cœur pour cela.  
— D'abord, il faudrait savoir s'y prendre.  
— Rien de plus facile.  
— Rôle de honte, je me sens rougir à l'idée seule de le remplir!  
— Quel plus joli masque, pour une femme, qu'un masque... de rougeur!  
— Je n'oserais jamais.  
— Tu oseras.  
— J'aimerais mieux mourir.  
— La mort ne veut pas de ceux qui veulent d'elle. Voici ta leçon. Écoute bien. Aussitôt que ton mari sera de retour, tu iras au-devant de lui, les yeux baissés, comme une belle suppliante; et, arrivée près de lui...  
— Que ferai-je ? Je t'attendais-là !  
— Tu te jetteras à son cou et lui donneras un baiser, rien qu'un, — et tu attendras qu'il te le rende... Et il te le rendra avec usure...  
— Je te voudrais bien voir à ma place...  
— Si j'étais mariée et que j'eusse des torts à reprocher à mon mari... voilà comme je m'y prendrais pour me venger de lui.  
— On dirait que tu as lu tout cela dans un livre.  
— Oui dans le livre... de mon cœur.

Nous recevons la lettre suivante :  
Bagnaux, près Saumur, ce 14 octobre 1862.

Monsieur le rédacteur,

A une époque comme la nôtre où l'on se passionne pour toute liberté, il serait singulier que la liberté de profession et de séjour fût interdite ou simplement contrariée.

Au moment de rentrer à Paris, comme par le passé, pour me livrer à des travaux de ma profession, des ennemis de notre doctrine médicale répandent le bruit que ce sont eux qui m'obligent à partir.

De quel droit exerceraient-ils ce privilège inconnu ? et envers qui ?

Docteur en médecine depuis 1833, ex-chirurgien des hôpitaux, chargé d'une mission du gouvernement en 1854, honoré de plusieurs marques distinctives, etc., j'ai exercé partout où il m'a plu (ce qui n'est pas permis aux officiers de santé), et personne n'a eu le droit de m'assigner une limite ni de me contrarier, le moins du monde, dans mon propre droit.

Je rentre, en ce moment, à Paris, parce que cela me plaît; et je reviendrai sitôt que ce sera mon bon plaisir.

A l'opposé de l'INSTITUT qui condamna l'emploi de la vapeur!... A l'opposé de l'ACADÉMIE qui a repoussé et repousse encore bien des découvertes, moi, je ne condamne rien, j'étudie. Quand, de l'avis des hommes les plus compétents, la science n'est pas faite en médecine; quand des célébrités du jour s'écrient même qu'il n'y a aujourd'hui dans les écoles ni doctrine ni foi ni loi, comment admettre que des hommes de cœur et d'intelligence puissent s'immobiliser dans ce chaos, lorsque tout progresse autour d'eux? Comment, au contraire, ne pas s'écrier avec notre maître HAHNEMANN: « Quand il s'agit de l'art de guérir, négliger d'apprendre est un crime. »

J'ai donc étudié; et, convaincu par la logique et les faits, j'ai adopté sa nouvelle médecine, l'HOMÉOPATHIE, que j'ai reconnue, depuis bientôt trente ans, comme un progrès aussi réel, que le christianisme et le spiritualisme le sont et le seront toujours, sur le paganisme et le matérialisme de tous les temps.

Si j'ai tort, avec toute notre école, qu'on nous le prouve scientifiquement par des faits et de bonnes paroles, et non par des lazzi ou des calomnies indignes de nous tous.

Agrez, monsieur le rédacteur, etc.

D<sup>r</sup> F. PERRUSSEL, de Paris.

Une messe en musique, avec le concours de M. Van-Gelder, l'habile violoncelliste, sera chantée dimanche prochain 19 courant, à dix heures et demie du matin dans l'église paroissiale de Bourgeuil, à l'occasion d'un sermon de charité prêché par le père Lavigne.

On lit dans le Journal de Marenne :

« La population de la Tremblade a été vivement impressionnée, mercredi dernier, par l'ar-

rivée de la goëlette la *Gazelle*, commandée par le capitaine Georget, venant d'Angleterre. Cette émotion était causée par la présence, à bord de ce navire, de dix-huit naufragés, recueillis en mer, à la hauteur de l'île de Croix, par la *Gazelle*, dans les circonstances suivantes :

« Le 29 septembre, vers huit heures du matin, le capitaine Georget aperçut un navire anglais, enveloppé de toutes parts d'un épais nuage de fumée. Craignant un sinistre, il mit immédiatement le cap sur ce navire, et, quelques instants après, il était assez heureux pour recueillir à son bord dix-huit personnes qui avaient quitté le navire et étaient descendues dans les canots pour échapper à une mort horrible.

« Tous les regards se tournèrent vers le lord *Royton* que l'incendie dévorait avec une rapidité effrayante, et avant qu'il eût disparu à l'horizon, ses restes embrasés étaient précipités au fond de l'abîme.

« La déclaration du capitaine a fait savoir qu'il s'appelle Huet, qu'il était parti de Bordeaux le 27 pour Londres, avec un chargement de spiritueux.

« Cet officier et tout son équipage ont été l'objet de toute l'attention des habitants de la Tremblade; l'administration de la marine, officiellement informée, a pris immédiatement des mesures pour que ces naufragés soient mis à l'abri de tout besoin, en attendant qu'ils soient rapatriés. »

Pour chronique locale et faits divers : P. GODET.

#### DERNIÈRES NOUVELLES.

Le *Moniteur* publie ce matin la nomination de S. Ex. le maréchal Canrobert au commandement du 4<sup>e</sup> corps d'armée à Lyon, en remplacement du maréchal Castellan, et celle de S. Ex. le maréchal duc de Magenta au commandement du 5<sup>e</sup> corps d'armée à Nancy, en remplacement du maréchal Canrobert.

Les dépêches télégraphiques arrivées aujourd'hui de Turin, annoncent que la nouvelle de la nomination de M. Drouyn de Lhuys a produit une immense sensation. Le bruit de la retraite du cabinet actuel est très-accredité. A la demande de M. Ratazzi, les ministres devaient se réunir en conseil extraordinaire, le samedi 18, à deux heures, pour délibérer sur la situation.

M. Drouyn de Lhuys a travaillé hier avec M. Thouvenel, et il a pris aujourd'hui officiellement possession de son nouveau poste. Il a reçu à une heure tous les chefs de service du ministère.

M. Thouvenel a quitté Paris. Il est parti pour sa propriété de Thoury-Ferrottes (Seine-et-Marne).

(La France.)

#### BOURSE DU 16 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 hausse 25 cent. — Fermé à 71 15

4 1/2 p. 0/0 hausse 95 cent. — Fermé à 98 75.

#### BOURSE DU 17 OCTOBRE.

3 p. 0/0 baisse 05 cent. — Fermé à 71 20.

4 1/2 p. 0/0 baisse 15 cent. — Fermé à 98 10

P. GODET, propriétaire-gérant.

— Si j'avais su cela, je ne serais pas venue et t'aurais laissée souffrir de ta jalousie... Jalouse de sa cousine !  
Fi ! Et qui donc t'avait fait supposer que j'aimasse M. Valentin ?  
— Il n'a valsé hier qu'avec toi...  
— Ah ! c'est possible... Il valse très-bien, à propos.  
— Et puis, en nous quittant...  
— Ah ! oui, je lui ai adressé la parole et j'ai fait tout haut la remarque qu'il demeurait de notre côté...  
— Et que vous étiez voisins.  
— Presque... voisins.  
— Tu as dit voisins... seul.  
— Seul... avec un s?...  
— Tu m'ennuies avec tes malices...  
— Pauvre diplomate d'amour ! Est-ce que, si j'eusse aimé ce jeune homme, je lui aurais parlé comme je lui ai parlé... devant mon mari et dix témoins ?  
— Qui sait !  
— Qui sait ? lui aurais-tu dit ce que je lui ai dit ?  
— Non !  
— Tu n'aurais pas même osé lui dire un mot.  
— C'est vrai.  
— Eh bien donc ?  
— Si la jalousie raisonnait, elle ne serait pas la jalouse...  
— C'est juste, belle précheuse. J. Adieu, chère Edmée.  
Veille bien sur ton cœur...  
— Nous serons deux pour le garder, toi et moi.  
— Je réponds d'Anais.

— Je réponds d'Edmée.  
— Le joli médaillon que tu as là...  
— Tu trouves ?  
— C'est charmant. Je ne te le connaissais pas...  
— Papa m'en a fait cadeau, à l'occasion de sa fête.  
— Ah !... Et tu ne me l'avais pas montré, cachotière.  
— Il me semble que si !  
— Il vous semble à tort, mademoiselle... Cela s'ouvre ?  
— Non !  
— Tu rougis... tu mens...  
— Ne l'ouvre pas, je t'en prie... Tu me désobligerais...  
— Quel est donc ce mystère...  
— Tu le sauras... plus tard...  
— Oui, quand il sera le secret de la comédie...  
— Anais, n'insiste pas... je t'en conjure.  
— Soit, je n'insiste pas... Mais j'aurai l'œil sur le médaillon... du mystère.  
— Appelle-le de ce nom, si tu veux; mais entre nous  
— Edmée, Edmée... il y a de l'amour là-dessous.  
— Tu vois de l'amour partout...  
— J'ai cela de commun avec bien des jeunes filles de ma connaissance.  
Et M<sup>me</sup> Berville prit congé de M<sup>me</sup> Delapalme.

(La suite au prochain numéro.)

